



L'ABÉCÉDAIRE de
**RAYMOND
ARON**

L'Éditions de
Observatoire

L'abécédaire
de Raymond Aron

Sociologue, auteur d'une trentaine d'ouvrages, Dominique Schnapper est la fille de Raymond Aron.

Réalisateur, auteur, consultant, Fabrice Gardel a notamment signé un documentaire très remarqué, *Raymond Aron : le chemin de la liberté*.

L'abécédaire de Raymond Aron

Textes choisis par
Dominique Schnapper
et Fabrice Gardel

L'Éditions de
L'Observatoire

ISBN : 979-10-329-0574-6
Dépôt légal : 2019, février
© Éditions de l'Observatoire/Humensis 2019
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

Introduction

Trois jours avant de se suicider, Romain Gary écrit à son ami : « Cher Raymond Aron, votre esprit souligne si bien ces temps obscurs que l'on en vient parfois, en vous lisant, à croire à la possibilité d'en sortir et à l'existence d'un chemin. Rares sont les cas où la force de la pensée rejoint celle d'un caractère. »

« Temps obscurs », la formule raisonne étrangement aujourd'hui. Poutine, Orbán, Trump, Salvini... L'Europe ne croit plus en ses valeurs. La violence, la haine gagnent. L'insulte remplace le dialogue démocratique. Le brouhaha médiatique, la radicalité inquiétante des réseaux sociaux, le désarroi des intellectuels, les « y a qu'à, faut qu'on » des idéologues qui croient toujours qu'une morale suffit à faire une politique ajoutent à la confusion – nous avons vu où mène « la dictature du bien et de la pureté »...

Dans notre époque troublée, il est salutaire de relire l'un des esprits les plus lucides du xx^e siècle. Aron fut philosophe, sociologue, historien, analyste des relations internationales.

À l'heure où le rêve de démocraties victorieuses, à la suite de la chute du mur de Berlin, se transforme en cauchemar, à l'heure où l'Histoire se remet dangereusement en mouvement, la lecture de « ce professeur d'hygiène intellectuelle », dont parlait Claude Lévi-Strauss, s'impose.

Aron travaillait avant d'écrire. Il explorait tous les champs : économiques, sociologiques, historiques, politiques, stratégiques. Il convoquait tous ces savoirs pour penser le réel dans sa complexité. Quand tant d'autres glosaient sur l'avenir radieux, rêvant de changer la nature humaine, Aron était habité par le goût de la vérité et le respect des faits. Professeur à la Sorbonne et au Collège de France, il a démocratisé en France les idées des penseurs majeurs : Max Weber, Tocqueville, Marx, Clausewitz... Il a été l'un des plus lucides analystes de la guerre froide. Ses livres de relations internationales sont parmi les plus lus aujourd'hui encore à l'étranger. Brillant éditorialiste, très écouté, il s'était fixé une règle : toujours se mettre à la place des acteurs, éviter les leçons de morale et les indignations faciles, et se poser la question : « Que faire ? »

Le monde a bien sûr profondément changé depuis sa mort en 1983, mais ses analyses des fragilités des démocraties sont, malheureusement, plus actuelles que jamais. Et, plus largement, son honnêteté intellectuelle, son respect des faits, sa capacité à penser la violence tout en la détestant nous manquent en cette période trouble. Aron nous le dit et nous le répète : « La politique est le choix entre le préférable et le détestable », même si cela ne plaît pas aux « belles âmes » d'hier et d'aujourd'hui...

En replongeant dans son œuvre, nous redécouvrons un homme infiniment plus attachant et complexe que la caricature dressée par ses adversaires. Aron a été fidèle, sa vie durant, aux valeurs socialistes de sa jeunesse. Le spectateur engagé d'une radicale tolérance ne céda pas un pouce sur le terrain des libertés. Comme Camus, à sa façon. Quand tant de gens ont le cœur dur et l'esprit confus, Aron avait le cœur tendre et l'esprit droit.

F. G.

A

Action

Le ressort de l'action n'est ni la passion qui s'éteint aussi vite qu'elle s'allume, ni les élans aveugles au service d'un homme providentiel ou d'une idée vague. L'action, c'est d'abord la décision que chacun prend seul en face de sa conscience ; c'est ensuite le courage de résister aux lenteurs et aux déceptions qui ne se séparent pas du train de la politique. L'homme d'action est celui qui garde le sens d'une tâche grandiose à travers les médiocrités quotidiennes.

1952, « Discours aux étudiants allemands
sur l'Europe et l'unité de l'Allemagne »

Action politique

Qui devons-nous admirer le plus : celui qui préfère le salut de la Cité à celui de son âme, ou celui qui, un jour, s'écrie : « *Hier stehe ich, ich kann nicht anders.* » [« Me

voici donc en ce jour. Je ne puis faire autrement », phrase attribuée à Martin Luther] ? Reniement par fidélité ou fidélité à soi dans et par la révolte, que chacun se souvienne, mette un nom sur l'une et l'autre de ces attitudes symboliques et qu'il choisisse s'il le peut. Personnellement, je choisis sans peine, mais j'en ai payé le prix ou recueilli la récompense : je ne franchis pas le seuil de l'action politique et je reste, non comme le peuple de Romagne, satisfait et stupide, mais, à la manière de tous ceux qui spéculent sur l'action sans agir, frustré et secrètement satisfait – peut-être.

1972, *Études politiques*

Action révolutionnaire

Depuis vingt-cinq ans, la ferveur révolutionnaire est retombée. En France, l'intellectuel qui, hier, symbolisait la Révolution, était Malraux, combattant en Chine ou en Espagne, écrivant *La Condition humaine* ou *L'Espoir*. Aujourd'hui, l'action révolutionnaire de Sartre s'épuise en d'interminables spéculations sur le prolétariat. Comme dit Marx, on revit deux fois les mêmes événements, une fois en tragédie, une fois en comédie.

1955, *Polémiques*

Alain

Lui-même n'était pas dupe de ses boutades, de ses excès, de ses excommunications. Quand je lui confiai, vers 1931 ou 1932, mon intention de réfléchir sur la politique, il me répondit : « Ne prenez pas trop au sérieux mes propos sur la politique. Il y a des hommes que je n'aime pas. J'ai passé mon temps à le leur faire savoir. » Il n'ignorait pas qu'il « manquait » la dimension historique en se référant toujours à la nature humaine, constante, immuable en ses traits essentiels.

1983, *Mémoires*

Autant que je m'en souviene, c'était la personnalité d'Alain, plus que sa philosophie, qui m'en imposait. Engagé volontaire du premier jour, il détestait la guerre et ne pouvait la supporter qu'en la vivant avec les combattants.

1983, *Mémoires*

Algérie

Quelle décision qu'il prenne, le gouvernement sera désavoué par une moitié des Français. Aucune catégorie de Français n'a le courage d'affronter les conséquences de ce qu'elle prétend vouloir.

1957, *La Tragédie algérienne*

La grandeur de puissance, la France ne la possède plus, elle ne peut plus la posséder. Elle garde malgré tout assez de puissance pour que sa pensée rayonne, à condition de ne pas se ruiner en de stériles aventures.

1957, *La Tragédie algérienne*

Personnellement, je considère que la décolonisation, d'abord était inévitable, ensuite qu'elle était conforme aux valeurs que les Occidentaux défendent.

1981, *Le Spectateur engagé*

Le problème algérien était le suivant : il était facile de prévoir que le seul aboutissement serait l'indépendance de l'Algérie. Il était facile de constater que, pour aller d'ici jusqu'à l'aboutissement, c'était extrêmement difficile, car il y avait des résistances compréhensibles à la fois chez les Français d'Algérie et dans l'opinion française pour accepter cela. Donc, à partir du moment où j'avais pris position pour un certain règlement, l'essentiel, c'était de trouver les conditions en France et en Algérie qui rendraient possible la réalisation de ce qui, à mes yeux, était la seule solution praticable. [...] On m'a répondu à propos de l'Algérie : vous faites ce que vous avez toujours dit qu'il ne fallait pas faire, c'est-à-dire que vous suggérez quelque chose que l'homme au pouvoir ne peut pas faire. Mais ma réponse était qu'il ne peut pas le faire aujourd'hui, mais s'il doit pouvoir le faire dans quelques années, il faut qu'un

certain nombre de gens dans mon genre disent que le seul aboutissement, c'est cela.

s.d., France Culture

Allemagne

Souvent, au cours des années 1931 et 1932, je me demandai si je ne me perdais pas dans toutes les directions ; après coup, une fois revenu en France, j'eus le sentiment d'avoir beaucoup appris.

1983, *Mémoires*

Mon obsession pacifiste, moraliste, issue d'Alain, se nourrissait aussi d'une conviction historique : « L'intérêt que prend notre pays à la crise allemande dérive d'une intuition profonde : bon gré mal gré, le destin de l'Allemagne est aussi le destin de l'Europe. » J'ai repris ce thème, dès le lendemain de la défaite du III^e Reich, en 1945 : le destin de l'Allemagne se confond avec celui de l'Europe.

1983, *Mémoires*

Amitié

Longtemps Sartre se chercha lui-même et prit plaisir à me soumettre ses idées du jour ou de la semaine ; si je les taillais en pièces ou, plus souvent, si j'en dévoilais les ambiguïtés ou les contradictions, il acceptait souvent la critique parce qu'il

venait tout juste de les concevoir et ne les avait pas encore adoptées pour de bon.

1983, *Mémoires*

[*Sur la rupture avec Sartre :*]

C'était, si vous voulez, la tristesse de l'adulte qui perd les amitiés de la jeunesse. Oui, perdre des amis, c'est perdre une partie de soi-même.

1981, *Le Spectateur engagé*

Animalité

Cette conception naturaliste de l'existence domine toute la pensée, toutes les pratiques hitlériennes [...]. L'homme reconnaît et accepte son animalité.

1944, *L'Homme contre les tyrans*

Anticommunisme

Si je m'étais borné à dire que l'Union soviétique était stalinienne et non pas marxiste, Sartre l'aurait peut-être toléré. Mais si ce qui était en question, c'était le mouvement socialiste lui-même, on touchait à quelque chose d'essentiel pour lui. Il a écrit en effet plusieurs fois : « On ne peut condamner l'Union soviétique que si l'on participe au mouvement socialiste, au mouvement révolutionnaire. » Il a écrit : « Tous les anticommunistes sont des chiens. » Sans être

communiste, il considérait, donc, qu'il était moralement coupable d'être anticommuniste.

1981, *Le Spectateur engagé*

Le pacte Hitler-Staline bouleversa les communistes et les hommes de gauche qui avaient travaillé avec eux dans les mouvements antifascistes. Personnellement, je n'avais pas à réviser radicalement mes idées ou mes prises de position, mais mon anticommunisme, demi refoulé par mes amitiés et par le besoin de l'appui soviétique contre le III^e Reich, éclata au-dehors.

1983, *Mémoires*

Antirévolutionnaire

En réalité, je suis essentiellement un antirévolutionnaire car, comme beaucoup d'hommes de ma génération, comme beaucoup d'hommes du xx^e siècle, comme Soljenitsyne, je crois, après l'expérience de tant de révolutions, que les révolutions coûtent très cher et finalement causent plus de mal que de bien, et que rares sont les circonstances où la violence révolutionnaire guérit les maux qu'elle veut guérir. [...] Ce qui chez moi est fondamental, c'est l'anti-totalitarisme, l'antirévolution, les deux plus ou moins liés, et tout cela remonte à mon expérience allemande entre 1931 et 1933, quand j'ai vu monter au pouvoir le national-socialisme, lorsque j'ai assisté au déchaînement

des passions et de la violence et lorsque j'ai prévu la guerre qui allait venir...

1975, France Culture

Armes atomiques

La première guerre, celle de 1914, me paraît comparable à plusieurs des grandes guerres du passé, par exemple celle du Péloponnèse, c'est pourquoi je ne cesse de relire Thucydide. La deuxième guerre européenne me paraît comparable, en un certain sens, aux guerres de la Révolution et de l'Empire, c'est-à-dire des guerres d'idéologie à l'intérieur d'une même zone de culture. Mais ce qui me paraît essentiel, c'est la rupture qui à mes yeux est intervenue en 1945 avec les bombes atomiques. Je serais beaucoup plus pessimiste sur l'avenir de la paix s'il n'existait pas aujourd'hui les armes diaboliques, les armes de destruction massive. Je sais que cette proposition a un côté scandaleux, car cela consiste à reconnaître que, souvent, un moindre mal naît d'un horrible mal.

1959, ORTF

On peut concevoir la suppression des expériences atomiques, on peut arrêter la production des armes atomiques ; mais pour une longue période, deux puissances, États-Unis et Russie, conserveront le moyen de faire sauter la planète et je pense qu'il y a une vérité profonde dans cette

situation : à partir du moment où l'homme a volé le feu – l'acte prométhéen –, à partir du moment où l'homme s'est engagé dans la voie de la civilisation scientifique, il ne se peut pas que les hommes n'aient la capacité de se détruire eux-mêmes. Si on éliminait les armes thermonucléaires, à la prochaine génération, les biologistes nous donneraient un autre moyen de destruction en grande série.

1959, ORTF

Il ne s'en suit pas que la guerre totale mettrait fin à l'aventure humaine : livrée aujourd'hui, elle laisserait des survivants, même dans les pays les plus atteints. Mais si l'on songe que les pays les plus atteints seraient inévitablement ceux qui détiennent les armes, donc ceux qui tiennent la tête dans la carrière technique ou industrielle, donc aussi ceux dont les ressources seraient les plus nécessaires à une éventuelle reconstruction, on mesure la folie monstrueuse que représenterait une lutte à mort entre les deux grands et l'on comprend mieux la complicité bienfaisante qui les lie dès lors qu'il s'agit d'éviter l'apocalypse thermonucléaire.

1963, *Le Grand Débat*

Autorité

Bien que, politiquement, je croie à la nécessité de l'autorité, à titre personnel, je la déteste [...]. Je suis l'homme le

moins autoritaire qui soit dans la vie personnelle et, en ce sens, la vérité qui m'est la plus désagréable est de reconnaître l'essence machiavélienne de la politique en détestant cette essence.

1975, France Culture

Avenir

L'avenir n'est pas écrit. Nous y projetons tour à tour nos souvenirs, nos espoirs et nos craintes. La résignation anticipée à un avenir, proclamé fatal, trahit toujours une forme de défaitisme.

1944, « L'avenir des religions séculières »

La civilisation de jouissance se condamne elle-même à la mort lorsqu'elle se désintéresse de l'avenir.

1977, *Plaidoyer pour l'Europe décadente*

Aventurisme

Les gouvernants de l'Union soviétique ne pensent pas l'histoire en termes biologiques. Ils ne combattent pas le peuple américain, ils ne cherchent pas à l'exterminer ou à le réduire en esclavage. Ils croient à la diffusion, progressive et inévitable, d'un régime, dont ils ont créé le premier modèle. Ils sont convaincus que le vent de l'histoire souffle dans le sens de leurs prévisions et de leurs espérances. Pourquoi mettraient-ils en péril tout ce qu'ils ont bâti à seule fin d'accélérer une évolution